

*Mardi 1<sup>er</sup> septembre*

L'étude notariale Wilson & Richardson occupait le premier étage d'un immeuble situé au cœur du quartier de Chiswick, à Londres. Une odeur de moisi flottait dans l'escalier moqueté et la réception, notai-je, avait besoin d'un bon coup de peinture. Ma sœur Rose, petite brune menue tirée à quatre épingles, au carré lisse dont pas un cheveu ne dépassait, attendait déjà. Presque huit semaines après la mort de maman, elle continuait à porter du noir. Pour ma part, j'avais renoncé à la tenue de deuil et opté, en cette chaude journée de septembre, pour un pantalon gris et un caftan vert pâle. La gêne des retrouvailles nous fut épargnée : à peine nous étions-nous assises après un bref salut qu'une réceptionniste aux cheveux blonds sévèrement tirés en arrière nous fit entrer dans le bureau de Mr. Richardson. Fleur, ma petite sœur, qualifiait cette coiffure de *lifting* du pauvre, à l'époque où nous nous adressions encore la parole.

Un homme grand et chauve était assis derrière un imposant bureau en chêne, lunettes sur le nez.

— Mr. Richardson, se présenta-t-il.

— Je suis Rose, et voici Vee. Peut-être l'avez-vous dans vos papiers sous le nom de Violet, précisa Rose.

— Je suis là. Je peux m'exprimer toute seule, intervins-je.

Rose soupira.

— Très bien. J'essayais juste d'aider. Ça prête à confusion, tes deux prénoms.

Je concentrai mon attention sur Mr. Richardson.

— Je suis Violet, ou Vee. La plupart des gens m'appellent Vee. C'est ma mère qui aimait m'appeler Violet.

— Ainsi que je l'expliquais, glissa Rose.

*Ça commence bien*, pensai-je tandis que le notaire nous désignait trois sièges disposés devant le bureau en vue de la lecture du testament.

— Je vous en prie, asseyez-vous, offrit-il.

— Ma sœur Fleur ne devrait plus tarder, dit Rose en s'asseyant.

— Elle est toujours en retard. Elle le sera à son propre enterrement...

Je me maudis aussitôt et terminai dans un toussotement.

À attendre ainsi, j'avais l'impression d'être au collège, convoquée dans le bureau du principal. J'avais hâte d'en finir avec la lecture et de rentrer chez moi. Le pied gauche de Rose tressautait, signe qu'elle partageait mon impatience. Elle avait beau être la personne la plus maîtresse d'elle-même que j'aie jamais connue, ce pied, depuis toujours, la trahissait. Comme s'il lui démangeait de se lever, de sortir, d'être ailleurs. Loin de moi et loin de Fleur, j'imagine.

*Je ne sais plus rien de sa vie*, réalisai-je alors que Rose consultait sa montre. *Je me demande si elle est heureuse. Comment ça se passe, avec Hugh ? Que fera-t-elle de sa part de l'héritage ? En a-t-elle aussi désespérément besoin que moi ? Sans doute pas.*

Nous savions déjà que maman nous avait légué à chacune une part égale de son argent. Elle nous en avait parlé des années plus tôt. La maison de Hampstead où nous avons grandi avait appartenu aux parents de papa dans les années cinquante, et papa et maman en avaient hérité après leur mort. Cette maison victorienne de quatre chambres, proche du parc de Hampstead Heath, avait pris de la valeur avec le temps. Maman faisait du rétro romantique avant que ce ne soit tendance et les détails originaux, les cheminées, les parquets, apportaient un charme suranné, si bien que la

maison, malgré le « besoin de modernisation » (terme de l'agent immobilier signifiant « quasi-ruine »), la plomberie d'un autre temps et l'installation électrique potentiellement létale, était partie pour un peu plus de deux millions de livres quand maman l'avait mise en vente afin d'emménager dans une résidence pour seniors. Ma part me suffirait amplement pour redresser mes finances, mettre de côté pour ma retraite et aider ma fille Lucy en cas de besoin. *Mais jamais elle ne remplacera maman*, songeai-je, submergée par une nouvelle vague de chagrin. Sa perte était encore si récente...

Nous n'eûmes pas à attendre longtemps. Cinq minutes plus tard, la réceptionniste faisait entrer Fleur. Elle arborait un teint hâlé et des cheveux blonds éclaircis par le soleil, comme si elle revenait de vacances. Elle aussi avait renoncé au noir, vêtue d'une robe d'été en crêpe imprimée de minuscules fleurs corail et crème, avec des escarpins rouges à petits talons qui devaient avoir coûté un bras. Je cachai mes mocassins Marks & Spencer sous mon siège tandis que Mr. Richardson faisait signe à Fleur de s'asseoir.

— La circulation était infernale, commença-t-elle, interrompue par le bruyant soupir de Rose.

Un soupir de désapprobation. Du genre psychorigide, Rose était obsédée par la ponctualité et voyait d'un mauvais œil quiconque arrivait en retard. Fleur dut se rappeler que nous avions déjà entendu cent fois ses excuses, même si c'était il y a très longtemps. Elle prit sa place avec un bref signe de tête à mon intention.

Mr. Richardson s'éclaircit la gorge et saisit quelques papiers sur son bureau.

— Commençons, si vous le voulez bien. Feue votre mère, Iris Parker, m'a donné pour consigne de vous inviter toutes les trois ici aujourd'hui. Elle a laissé un testament, sur lequel nous reviendrons. Mais d'abord, elle m'a prié de vous lire une lettre. Êtes-vous prêtes à l'entendre ?

Rose nous lança un regard, à Fleur et à moi.

— Une lettre ? Quand a-t-elle été écrite ?

Elle semblait clairement dépitée de ne pas être au courant.  
*Ha !* pensai-je. *Bien fait !* Quoique moi non plus, je n'aie pas été au courant.

— En avril dernier, répondit Mr. Richardson.

— Trois mois avant sa mort, calcula Rose.

Le notaire hocha la tête.

— À peu près, en effet. Puis-je procéder à la lecture ?

— Nous vous écoutons, répondit Rose.

*Pour nous trois. Rien ne change,* pensai-je.

Mr. Richardson commença à lire :

*Mes chères petites, car vous le resterez toujours à mes yeux,*

*Je vous écris certaines choses que j'aimerais que vous sachiez quand je ne serai plus là.*

*Tout d'abord, ne m'oubliez pas, mais ne soyez pas tristes. Je suis lasse depuis quelque temps, prête à rejoindre votre père qui, j'en suis sûre, m'attend. Ne m'oubliez pas, mais souvenez-vous de moi telle que j'étais avec vous, en bonne santé, et que ces souvenirs vous réconfortent.*

*Ne culpabilisez pas non plus au sujet du dernier chapitre de ma vie. C'est une perte de temps. J'ai bien essayé de vous le dire, mais vous étiez toutes si préoccupées par ce qui arrivait que je ne crois pas que vous m'ayez entendue. La culpabilité est une forme de complaisance qui, comme la colère, nous ronge de l'intérieur. Débarrassez-vous-en. Écoutez ce que j'ai à vous dire et acceptez-le. J'étais heureuse de m'installer dans cette résidence pour seniors. Je m'y suis fait des amis, bénéficiais d'excellents soins, tout en préservant mon indépendance, qui comptait beaucoup pour moi. J'ai beau vous aimer, je crois que nous nous serions entre-tuées si j'étais venue*

*m'installer avec l'une de vous. Nous sommes toutes adultes, nous avons chacune nos façons de faire. Vendre la maison familiale et déménager était mon choix. À moi, et à moi seule. Cette chère vieille maison de Hampstead était devenue trop grande pour moi. C'était trop d'entretien. J'avais envie de me simplifier la vie et de réduire mes responsabilités, et ce depuis plusieurs années déjà. Alors même si vous aviez à cœur mon intérêt, et même si vous pensez que j'aurais dû être ailleurs, tournez la page. J'étais là où je souhaitais être.*

*Surtout toi, Violet. Qu'aurais-je fait en Cornouailles ? Je n'y connais personne, à part toi. J'aurais eu l'impression de vivre dans un pays étranger. Ma chère Jean m'aurait manqué et je n'aurais jamais rencontré Martha, qui est devenue une amie si proche, ces dernières années. C'était la bonne décision.*

*À l'heure où je vous écris, j'ignore quand je m'en irai ou qui de vous trois sera à mes côtés – peut-être aucune. Alors je voulais vous dire, afin que vous l'entendiez et l'acceptiez, que pour la plupart, nous ne choisissons ni l'heure ni les circonstances de notre mort. Ne culpabilisez pas si vous n'êtes pas là à temps. J'ai une vie entière de souvenirs avec chacune de vous, et vous avec moi. Gardez et chérissez ces souvenirs-là, au lieu de vous accrocher à mes derniers jours ou à mes derniers mois. Ils ne représentent qu'une fraction de mon voyage. Rappelez-vous le voyage complet. J'ai eu une vie pleine et bien remplie. Laissez-moi partir. Personne ne peut prédire à quoi ressemblera sa fin, pas plus que sa naissance. Rappelle-toi, Violet, tu avais prévu d'accoucher de Lucy à la maison. Tu avais déjà la baignoire d'accouchement, ce CD de musique infâme sur fond de sifflements de dauphins (Dieu seul sait comment c'était censé te relaxer) et tes huiles d'aromathérapie, et Andy devait être là pour te soutenir et te masser le dos. Ha !*

*Tu te souviens ? En fin de compte, tu as dû subir une césarienne à l'hôpital, et pas la queue d'un dauphin en vue. Toi aussi, Rose, avec ton éternel pragmatisme, tu avais tout prévu et réservé une chambre dans cette charmante clinique privée. Et que s'est-il passé ? Tu as accouché à l'arrière d'un taxi. Je me demande si le chauffeur s'en est jamais remis.*

Je jetai un coup d'œil à Rose. C'était le moment idéal pour briser la glace en nous remémorant le passé avec affection. Mais elle gardait les yeux rivés sur Mr. Richardson, le dos très raide.

— « Ce qui nous a fait venir en ce monde nous en rappellera », poursuivit Mr. Richardson.

*Mais comme pour la naissance, la transition ne se fera peut-être pas sans heurt, ni à l'heure prévue ou espérée. Je crois qu'une sorte de force supérieure sera là pour me guider vers la sortie, comme elle m'a guidée à l'arrivée. Alors ne vous inquiétez pas si vous n'êtes pas à mes côtés et ne stressez pas si mon départ paraît chaotique. Quand mon temps viendra, c'est qu'il devait en être ainsi.*

*Rappelez-vous que je vous aime et que je suis fière de vous, mes fleurs chéries, toutes si uniques et indépendantes. Soyez fières de ce que vous êtes et de ce que vous avez accompli, et ne vous comparez pas les unes aux autres. Chaque fleur possède sa propre beauté. Sachez-le et soyez qui vous êtes. Soyez vous-mêmes.*

*Je sais que vous serez venues en pensant entendre mon testament. Ainsi que je l'ai toujours dit, mes possessions, quelles qu'elles soient, seront divisées en trois parts égales. Pas de conflits. Je sais, Fleur, que tu mènes une vie confortable, mais la roue tourne parfois. Les riches deviennent pauvres et inversement. Et toi, Violet, on ne*

*sait jamais, un agent pourrait découvrir tes merveilleuses toiles et t'offrir un contrat qui fera ta fortune. Quant à toi, Rose, toi et Hugh travaillez et avez une famille, peut-être estimez-vous ne pas avoir besoin de l'héritage que je vous laisse. Il vous revient pourtant de droit. Bien avant sa mort, votre père et moi nous étions mis d'accord. Tout ce que nous possédons sera partagé équitablement entre vous, un tiers chacune. Mais seulement un an après ma mort.*

— Un an ? m'exclamai-je avec surprise.

Mr. Richardson leva les yeux de la lettre.

— Avez-vous besoin d'un moment ?

— Vous avez bien dit un an ? À compter d'aujourd'hui ?

Le notaire hocha la tête.

— En effet.

Je pestai en mon for intérieur. À l'inverse de Rose et de Fleur, je peinais à joindre les deux bouts. Les places de professeur d'art ne couraient pas les rues dans ma région et les ventes de mes toiles avaient baissé, essentiellement parce que je manquais d'inspiration depuis quelque temps.

— Puis-je continuer ? s'enquit Mr. Richardson.

Rose acquiesça d'un bref signe de tête.

— Je vous en prie, répondîmes-nous en chœur.

Mr. Richardson revint à la lettre.

*Durant cette année, il y a une chose que j'aimerais que vous fassiez. Une condition à mon testament. J'y ai mûrement réfléchi et agis dans votre intérêt, même si vous ne me croirez sans doute pas, au début.*

Mr. Richardson leva les yeux sur nous. Je coulai un autre regard vers mes sœurs. L'expression de Rose était tendue, celle de Fleur, curieuse. Mr. Richardson fit bruisser la lettre entre ses mains avant de reprendre sa lecture.

*Mes chéries, moi et mes amies, Martha et Jean, savons toutes que nous vivons notre dernier chapitre. Nous évoquons souvent le sujet. Ce que nous avons fait de nos vies, ce que nous pensons de la mort... Certains habitants âgés de la résidence parlent de listes de leurs envies – de ce qu'ils auraient aimé faire s'ils en avaient eu le temps ou de ce qu'ils ont réussi à faire avant de devoir s'installer ici. J'ai eu une vie heureuse et bien remplie. J'ai pu accomplir tout ce que je souhaitais et n'avais pas besoin d'une telle liste. J'ai vécu d'innombrables expériences, connu l'amour, la joie, mais aussi la tristesse, qui fait autant partie de la vie. Je n'ai qu'un seul regret : le fait que vous, mes filles, n'ayez plus de contact les unes avec les autres et que moi, votre mère, n'aie pas davantage tenté d'y remédier. Ne croyez pas que j'ignore que vos visites étaient séparées à dessein, de façon à ne pas vous croiser et non, comme vous le prétendiez, le fait de vos situations géographiques ou parce qu'ainsi va la vie. J'ai peut-être quatre-vingt-sept ans, mais je ne suis pas idiote. Au début, je ne savais pas comment m'y prendre pour vous rapprocher. Je sais combien vous êtes têtues, toutes les trois. Mais en discutant avec Jean et Martha, un plan a commencé à germer dans mon esprit. Un testament de mes envies ! Une liste de ses envies, c'est quand on a du temps devant soi. Et un testament de ses envies, quand on n'en a pas, comme moi. Mais vous trois en avez à revendre. J'ai donc conçu une liste que je veux que vous suiviez. J'ai fait de cette requête une condition à mon testament, avec l'espoir d'accomplir par ma mort ce que je n'ai pas réussi à faire de mon vivant : vous réconcilier toutes les trois. Et comment parvenir à cette fin ? Eh bien, en premier lieu, je vous demanderai, au cours de l'année à venir, de passer un week-end ensemble tous les deux mois.*



À côté de moi, Rose avait serré les poings. Fleur me regarda en haussant un sourcil.

*Je demanderai que certains week-ends soient passés les unes chez les autres, alors dépoussiérez vos chambres d'amis. Je sais que vous avez toutes de la place, maintenant. Mais attention, il ne s'agira pas de simples visites. Ce serait d'un ennui ! Boire le thé en se regardant dans le blanc des yeux ? Non. J'ai organisé une sorte de quête. Je développerai plus tard, mais l'idée est que vous partagiez des expériences. Pas d'inquiétude, tout est organisé et Mr. Richardson vous expliquera ce que j'attends de vous. Grâce à ce plan, je peux reposer en paix, certaine d'avoir tout essayé. Il n'y aura pas de défis comme escalader le Machu Picchu, apprendre une danse en ligne, etc. Oh non, les miens seront beaucoup plus marrants – enfin, sans doute pas dans le sens où vous l'imaginez. Réservez simplement votre second week-end tous les deux mois et suivez les consignes qui vous seront données. Si l'une d'entre vous manque à l'appel, aucune ne touche son héritage. Tous les deux mois, Mr. Richardson vous fera signer un papier attestant que vous avez bien fait ce que je vous ai demandé. Ah, ce que j'aimerais voir vos têtes, en ce moment ! Vous ne vous opposeriez quand même pas aux dernières volontés de votre défunte mère ? Je suis particulièrement fière de mon petit laïus sur le repos de mon âme, sachant que j'aurai tout tenté pour vous réconcilier. D'accord, ça ressemble à du chantage. Un procédé auquel je n'adhère pas, d'habitude. Mais je ne serai plus là quand vous écou-terez cette lettre, je n'entendrai donc pas vos plaintes.*

Fleur éclata de rire et Rose secoua la tête, comme si elle ne parvenait pas à croire ce qu'elle entendait. Moi, si. J'y croyais sans peine et imaginais maman écrivant sa lettre, les yeux pétillants de malice.

— « D'ici là, j'aimerais que vous essayiez de parler à Dieu, ou quelle que soit la puissance en laquelle vous croyez », continua Mr. Richardson.

*J'ai lu que la méditation, c'était écouter Dieu, et la prière, lui parler, alors essayez. Parlez au mur, si vous préférez, comme Shirley Valentine dans le film du même nom. Vous n'avez pas besoin d'y croire ni de le faire tous les jours, seulement de temps en temps, quand l'envie vous en prend ou que quelque chose vous préoccupe. Je crois que ça permet de se reconnecter avec son moi intérieur, ce qui n'est jamais une mauvaise chose. Dans le tourbillon de la vie, on néglige souvent ce que nous dit notre cœur et je me suis aperçue que ça me faisait du bien, alors voyez où ça vous mène. Si vous ne le faites pas, je reviendrai vous hanter. Je plaisante, Violet. Pas de panique.*

*Rose, Violet, Fleur, tout ce qui m'importe est votre bien-être, et que vous soyez heureuses dans vos vies. Quelle mère ne souhaite pas ça à ses enfants ? J'espère que cette condition et le testament de mes envies vous aideront à y parvenir. Adieu, mes filles chéries, que Dieu vous bénisse.*

*Avec tout mon amour,*

*Maman.*

*Décédée. Défunte. Disparue.*

J'expirai profondément.

— Merde.

— Tu l'as dit, convint Fleur avec un petit rire. Sacrée vieille renarde.

Rose avait l'air de quelqu'un qui passe une sale journée.

*Mardi 1<sup>er</sup> septembre*

Le regard perdu au-dehors, je m'efforçais d'absorber ce que nous venions d'entendre pendant que Mr. Richardson sortait nous faire des photocopies de la lettre et du testament de maman.

Rose et Fleur s'occupaient sur leurs portables. L'atmosphère était pesante, l'air chargé d'un ressentiment inexprimé. *Rien de neuf sous le soleil*, pensai-je. Rose, Fleur et moi nous étions à peine adressés la parole en trois ans, depuis qu'une dispute nous avait éloignées les unes des autres. Le conflit portait sur ce que chacune pensait être le mieux pour maman, lorsqu'il était devenu évident qu'elle avait besoin de soins après son AVC. Avant cela, nous étions plutôt en bons termes, mes deux sœurs et moi, à défaut d'être vraiment proches. Plus de trente ans s'étaient écoulés depuis notre enfance, puis notre adolescence, sous le même toit. Nous avions gravité dans les vies les unes des autres, les deux premières décennies, avant de suivre des chemins divergents une fois arrivées à la quarantaine. Fleur était souvent à l'étranger et Rose, accaparée par son travail et sa famille. Nous nous entendions assez bien les rares fois où nous nous voyions, lors des repas de Noël, des grands anniversaires et autres rassemblements familiaux, où nous retombions dans nos rôles d'antan et nos vieilles taquineries. Mais cela s'arrêtait là.

Les trois derniers Noëls, nous avons rendu visite à maman séparément.

Quand elle avait emménagé dans sa résidence pour seniors, Rose avait suggéré que nous établissions un roulement durant les fêtes, afin que maman profite de trois visites au lieu d'une. Ces dispositions m'arrangeaient car les compagnies ferroviaires, en période de Noël, faisaient souvent des travaux de maintenance qui compliquaient les voyages depuis le Sud-Ouest où j'habitais, mais aussi parce que cela m'épargnait de voir mes sœurs – non que l'une ou l'autre s'en plaignît. Des années plus tôt, Rose avait déclaré que je ne faisais « plus vraiment partie de sa vie ». Cela m'avait blessée. Je n'étais pas d'accord. Je pensais que nous étions sœurs, que nous formions et formerions toujours une famille malgré l'éloignement, mais je comprenais ce qu'elle voulait dire. Je ne participais pas aux petits événements ordinaires du quotidien qui tissaient une vie. Néanmoins, ses mots m'avaient fait mal, mais il est vrai que c'était la spécialité de Rose. Elle m'avait toujours tenue à l'écart depuis que nous étions toutes petites, m'excluant de sa bande au collège, me chassant quand ses amis venaient à la maison, adolescente. J'étais toujours trop jeune, ou pas assez cool ni assez intelligente pour faire partie de son clan.

Nous étions toutes les trois inquiètes au sujet de maman. Même si elle s'était bien remise de son AVC, malgré une faiblesse d'un côté de son corps et quelques difficultés à marcher parfois, ses médecins nous avaient averties qu'une nouvelle attaque n'était pas à exclure. Rose, Fleur et moi nous rejoignons sur un point : nous voulions ce qu'il y avait de mieux pour ses dernières années. Rose avait un emploi exigeant dans l'édition, un mari, des enfants encore à l'école et aucune chambre d'amis. Fleur vivait en Californie à l'époque et jamais maman n'aurait accepté un tel déracinement. Il allait de soi que c'était à moi de la prendre en charge. Je vivais seule depuis que ma fille Lucy avait quitté le nid, presque six ans auparavant. Elle était d'abord partie vivre à Londres chez sa tante du côté d'Andy, son père, puis avec

son petit ami en Australie pour se rapprocher d'Andy. Son ancienne chambre au premier étage était donc disponible.

— Vee, tu n'as qu'à aller t'installer chez maman et t'occuper d'elle, avait suggéré Fleur.

— Tu peux travailler n'importe où, avait ajouté Rose. Ce ne sont pas les pièces qui manquent pour peindre, à la maison.

— Mais ma vie est en Cornouailles ! Je n'ai pas plus envie de bouger que maman et si je pars, jamais je ne retrouverai une telle maison à louer. Ma propriétaire me remplacera, puis après le décès de maman, la maison familiale devra être vendue et je finirai à la rue.

— N'exagère pas, avait dit Rose.

— Facile à dire, pour vous deux. Vous êtes propriétaires. Moi, je loue.

— À qui la faute ?

J'avais préféré ignorer sa pique.

— Que ferais-je de Max et Misty ?

— Maman est allergique aux chats. Si elle venait à vivre avec toi, tu devrais les confier à un refuge.

— Hors de question. Jamais je ne les abandonnerai. Je n'en reviens pas que tu oses me suggérer une chose pareille. Et où irait Lucy quand elle rentre en Angleterre ?

— Elle vient une fois par an, et encore, avait lancé Fleur. Il y aurait de la place chez maman.

— Summer Lane est chez elle autant que chez moi.

— Ce que tu peux être égoïste et insensible, avait soupiré Rose.

— Moi ?

— Franchement, avait renchéri Fleur, faire passer ses chats avant maman...

J'étais outrée.

— Je fais ce que je peux. Aucune de vous n'a jamais eu la moindre idée du trajet que je dois parcourir chaque fois que je lui rends visite, sans parler du coût. En tout, le voyage peut

prendre sept heures, et ça, c'est quand les bus, le ferry et le train sont à l'heure. Autant dire, presque jamais.

— Oh, cesse de te plaindre, m'avait rabrouée Rose.

— C'est facile pour toi, Rose. À Highgate, tu es à moins d'une heure.

— Pas moi, avait pointé Fleur. Je vis en Californie et ça ne m'empêche pas d'aller voir maman.

— Tu la déçois plus souvent que tu ne passes, avait répliqué Rose. Tu ne sais pas qu'elle entoure la date sur son calendrier quand tu dis que tu viens ? Elle adore préparer ses visites, faire les courses, la cuisine... Et toi, tu annules, puis tu débarques sans prévenir avec tes cadeaux hors de prix pour te faire pardonner ton absence.

— Va te faire foutre, Rose. J'aime la gâter. Quel mal y a-t-il à ça ? N'essaie pas de me donner mauvaise conscience. Je fais ce que je peux.

— Tu as un appartement à Londres. Ce n'est pas difficile de lui rendre visite quand tu es en ville, avais-je fait remarquer.

— Vee, tu restes la meilleure option, avait décrété Rose.

— Pas du tout ! Cesse de vouloir nous régenter, moi et ma vie. Vous vous fichez bien de ma situation, toutes les deux. Me suggérer de renoncer à ma maison est la goutte de trop. De toute façon, c'est à maman de décider. Si nous lui demandions son avis ?

Pendant que nous boudions, furieuses les unes contre les autres, maman avait effectué des recherches en ligne et suivi sa propre idée. Toutes trois avions pris nos distances, nos blessures à vif. Nous allions voir maman séparément. C'était facile de nous organiser sans l'entraîner dans nos querelles et à vrai dire, j'appréciais ces moments seule avec elle quand je lui rendais visite. J'imaginai que j'étais enfant unique. Maman m'avait assurée que ce n'était pas un problème que je ne sois pas venue vivre avec elle, ni elle avec moi. Elle comprenait et ne voulait pas que je culpabi-

lise. Mais bien sûr, je culpabilisais quand même. J'avais le sentiment de l'avoir laissée tomber au moment où elle avait le plus besoin de moi.

\*

Mr. Richardson réapparut et nous tendit à chacune une enveloppe.

— Tout est là. N'hésitez pas à me contacter si vous avez la moindre question.

— Merci. Nous n'y manquerons pas. À présent, je dois filer, annonça Rose en rangeant son portable avant de se lever.

Fleur et moi partîmes peu après, chacune de notre côté. Je ne m'en formalisai pas. Maman avait peut-être un plan pour nous réconcilier, mais je doutais qu'il fonctionne, même dans un million d'années.

Tout en me dirigeant vers la gare, je décidai qu'une fois la condition de maman remplie, je couperai les ponts avec mes deux sœurs. Quelque chose me disait qu'elles pensaient comme moi.